

Bernard Voeffray

La course à pied comme art de vie !

Bernard Voeffray est né le 15 juin 1941 à La Balmaz dans le Bas-Valais. Comme pratiquement tous les enfants, il a d'abord commencé par jouer au football avant d'intégrer la société de gymnastique de Vernayaz, très active à cette époque. C'est Maurice Coquoz qui lui a transmis le plaisir de la course, alors qu'il avait 19 ans. Maurice avait vingt ans de plus que lui, était un vrai amoureux de la course à pied, considérant cette discipline comme proche de la nature et donc bonne pour la santé, et avait le don de savoir transmettre sa passion pour ce sport à tous ceux qu'il côtoyait, à une époque où les disciples de cette activité étaient considérés comme des marginaux.

Ce n'est qu'à 24 ans que Bernard Voeffray eut le désir de pousser un peu plus sérieusement son organisme pour essayer d'atteindre ses limites. Il observe autour de lui, écoute ses adversaires, et ensuite se fait sa propre opinion sur les meilleures méthodes d'entraînements. Lors d'un championnat valaisan de cross, alors qu'il lutte pour la victoire, son dernier adversaire le pousse d'un coup de coude dans le talus et il termine 2ème. Bernard refusa de



monter sur le podium à côté du fourbe qui l'avait bousculé, et cet événement l'incita à s'entraîner encore plus. A partir de ce jour, son déloyal adversaire ne lui verra plus que ses talons.

Son métier de mécanicien sur locomotive l'obligea à être souvent en déplacement, de jour comme de nuit. Plutôt que de se plaindre, il tira le meilleur parti de cette situation, prenant ses affaires de sport avec lui, profitant de longs arrêts pour courir dans des lieux différents et découvrir de magnifiques régions. C'est ainsi qu'il eut l'occasion de s'entraîner à Bienne, Sion, Genève, Brigue, Domodossola, Morges, Vallorbe... Bernard fit de même lorsqu'il se déplaçait à l'étranger. C'est ainsi qu'il courut notamment à Londres, Paris, Milan, Vienne, Sofia, Ljubana, Oslo, Los Angeles, New York et San Francisco.

Au sein de la corporation des Cheminots, le sport était vivement encouragé et il y régnait une saine émulation avec de nombreuses compétitions réservées aux membres. Il fut champion suisse à quatre reprises au sein de cette communauté. Les meilleurs d'entre eux participaient également à des compétitions à l'étranger. De ce fait, il eut la chance de courir dans les fjords norvégiens et au bord de la Mer Noire.

Au niveau des performances, il obtint une vingtaine de fois le titre de champion valaisan et a détenu plusieurs records valaisans dont le 3000 m (1970) en 8'36"6, le 5000 m (1970) en 14'45"8 (il fut le premier Valaisan sous les 15 minutes) et le marathon (1974) en 2 h 34'14".

Sélectionné en équipe suisse pour le cross international SATUS de Genève qui était renommé à l'époque, Bernard fit équipe avec le légendaire Werner Doessegger, neuf fois vainqueur de Morat-Fribourg.

Sur route, il fut le meilleur Valaisan lors des six premières éditions de la course Titzé de Noël (1969 à 1974), navigant chaque fois entre le 4ème et le 6ème rang.

Peu épargné par les blessures, il mit prématurément un terme à sa carrière au plus haut niveau. Alors, notre cheminot se lança dans d'autres activités pour promouvoir la course à pied. Il fut l'organisateur du semi-marathon international de St-Maurice dont le succès fut immense dans les

années septante, du Mémorial Maurice Coquoz, des Défis du Jubilé, de championnats suisses et valaisans de cross.

Sa tête étant aussi vive que ses jambes, il rédigea pendant une vingtaine d'années le journal trimestriel du club pour les besoins duquel il avait transformé une pièce de sa maison qui contenait tout le matériel nécessaire à la confection du journal (presse offset, trieuse...).

Dans un des numéros de ce journal, Bernard relata sa course des 20 km de Paris courus en 1984. En voici un savoureux extrait :

Sur ce pont de Iéna au nom chargé d'un victorieux passé, seul un grand empereur pouvait donner le branle à cette armée. La main au plastron, superbe et bougrement sympa, le tonitruant Serge Lama tient bien son rôle, lui qui fait un tabac à Paris en incarnant Napoléon dans une pièce à grand spectacle.

NA-PO-LÉ-ON ! go d'un nouveau genre. A la quatre, la fusée verte monte à l'assaut de la tour Eiffel. Paris brûle-t-il ?

Si cela était, le vent de panique devrait être assez semblable à la fuite en avant de ces quelques 30'000 guerriers d'un autre âge, battant le pavé parisien à la suite d'un essaim de motards toutes sirènes hurlantes.

Un premier kilomètre fou, fou, fou... de lenteur et de bousculades. L'énorme peloton se tasse vers l'avant pour se voir immédiatement comprimé davantage par une horde de « gugus » sans dossards - ils les mettront un peu plus loin, assurés de l'impunité pour leur départ volé -, et coincés par une armée de margoulins dont le truc est de se tenir en amont de la ligne de départ. Ah ! la joyeuse indiscipline que voilà. Dangereuse surtout... Ne pas tomber. Un corps fléchit, dix mains l'agrippent et le redressent : déchaussé mais debout ! Des lunettes tombent : inutile de ramasser... ce qu'il en reste. Des dossards se perdent : coureurs anonymes mais pas tricheurs. Un gosse à protéger, une dame à respecter... Et surtout les pieds, ses pieds et regarder où on les met. Et la chaussée qui se resserre de moitié pour s'élargir plus loin. « Ce fleuve qui nous charrie » s'engouffre dans ce sablier horizontal et gigantesque, déborde sur les trottoirs et les terrasses des bistrots, reflue de parcs à voitures et des rues latérales, bondit par-dessus murets et bancs publics. Direction ? Pas la moindre idée. La rose des vents elle-même y perdrait le cap. Les dizaines de milliers de spectateurs ne savent plus où regarder. Le spectacle passe devant, derrière et parmi eux. Qui court, qui regarde ?...

La grande traversée... Il faudra attendre le cinquième kilomètre pour prendre un rythme normal de course. Passage dans un temps pas possible, et pour cause... Ravitaillement entrevu et inabordable. Courons donc jusqu'au prochain point d'eau, km 10 ! - Où allez-vous, mademoiselle ? - À Parisse. - Avec deux "s" ? - Non, avec 30000 c...oueurs. Le witz, depuis longtemps usé et ici plagié, peut donner une petite idée de l'ambiance et de l'esprit dont savent faire preuve coureurs et spectateurs. Les réparties fusent aussi sèches. L'humour caustique et le bagou légendaire des Parigots ajoutent au pittoresque. Pensez-donc, être là en plein Paris, s'activer au beau milieu des rues et avenues, passer les feux rouges sous les yeux des agents, sauter de droite et de gauche sans contrainte, filer par quais et boulevards dont chaque nom est une évocation : Wilson, Bourdonnais, Tuileries, Pont de l'Alma (et y faire le zouave), Carrousel, Voltaire, Saint-Germain des Prés, Jardins du Luxembourg, Montparnasse, Les Invalides, Emile Zola, Grenelle, et bien d'autres encore. La liberté, quoi... Être là et communier dans le même effort consenti par chacun des participants.

Aujourd'hui, à 78 ans, Bernard trotte toujours un peu, mais pratique davantage les sports cérébraux comme la lecture et les jeux de lettres, en ayant la chance de pouvoir continuer d'apprécier les bons plats et desserts de sa chère épouse, complice d'un beau voyage qui dure depuis plus d'un demi-siècle.

Mars 2019, Augustin Genoud